

POUR ÊTRE EFFICACES, LES RITES DE GUÉRISON ONT-ILS BESOIN DES DIEUX ?

Olivier Bauer

Dernière version « auteur » de l'article :

Bauer, O. (1996). Pour être efficaces, les rites de guérison ont-ils besoin des dieux? *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie*, 30, 161-168.

Dans cet article, j'essaye de réfléchir sur l'efficacité des rites de guérison. Puisqu'il arrive que les rites de guérison remplissent leur fonction et qu'ils apportent une guérison, je me demande s'ils doivent leur succès aux dieux ou aux hommes. Pareillement, puisqu'ils arrivent que les rites de guérison échouent à guérir, je cherche à savoir qui est responsable de cet échec. J'examine plusieurs pistes qui pourraient expliquer l'efficacité des rites de guérison : la performativité ou le langage de changement d'un côté, la possibilité d'influencer les dieux de l'autre. J'essaye enfin de préciser la position protestante devant la maladie.

1. Qu'est-ce qu'un rite de guérison ?

Pendant un jour entier, la famille et les amis d'un jeune homme mort sur la route veillent son corps, en alternant prières et chants. Au moment de fermer le cercueil, tous les gens présents défilent, embrassent les parents et le mort.

Une équipe de psychothérapie systémique prescrit à la famille qu'elle soigne de se réunir tous les jours impairs autour de la table à manger. Par ordre d'âge, chacun devra s'exprimer pendant 15 minutes, temps mesuré par un chronomètre. Lorsqu'il n'aura plus rien à dire, chacun devra rester silencieux jusqu'à la fin de son temps de parole¹.

Un père camerounais, connu comme guérisseur, et son fils vont à l'arbre de la famille. Ils placent dans un creux de l'écorce une cigarette et un œuf. Puis, en public, ils se déshabillent, s'enduisent de parfum, embrassent l'arbre et se frottent contre son écorce. Durant la cérémonie, le père murmure une prière².

¹ SELVINI-PALAZZOLI M., 1980, pp. 78 ss.

² DE ROSNY É., 1981, pp. 115 ss.

Quels sont les points communs entre ces trois cérémonies visiblement si différentes ?

- Elles ont toutes les trois un but thérapeutique. Elles visent à restaurer la santé, à instaurer un état de mieux-être. Elles doivent guérir.
- Elles combinent le geste et la parole. Elles ne sont pas que des discours ou que des actes, elles sont un mélange des deux.
- Elles utilisent autant les savoirs que les émotions des participants. Elles font appel aux différents sens.
- Elles appartiennent à l'ordre symbolique. Elles disent autre chose que leur sens immédiat. Elles peuvent recevoir différentes interprétations. Elles suggèrent plus qu'elles n'expliquent.
- Elles font intervenir une personne qualifiée et reconnue par ceux qui demandent son intervention.

On regroupe ces trois cérémonies sous l'appellation « rites de guérison ». S'il est presque impossible de définir précisément ce qu'est un rite — il existe presque autant de définitions du rite que d'êtres humains — je dirai, pour simplifier, qu'un rite est une action collective, qui mêle gestes et paroles, faite d'une part d'éléments traditionnels et d'une part d'éléments nouveaux. Elle appartient à l'ordre symbolique.

Les rites ont de nombreuses fonctions. Ils facilitent le passage entre les différents âges de la vie ; ils permettent l'intégration de nouveaux membres dans un groupe social ; ils rappellent l'événement fondateur d'une culture...

Mais les rites représentent aussi un formidable outil thérapeutique. Partout et depuis toujours, on les utilise pour guérir des maladies, des douleurs, des chagrins ou des inadéquations à la vie sociale.

Dans cette communication, je voudrais essayer de trouver d'où les rites de guérison tirent leur efficacité. Pour des raisons de temps et de compétences, je me contenterai de réfléchir sur les rites de guérison psychologique sans aborder la question des guérisons physiques. Je ne pense pas que les guérisons psychiques soient plus faciles à obtenir, et qu'elles pourraient donc même être confiées à des « religieux ». Mais je crois d'expliquer le fonctionnement des rites dans l'esprit de l'homme que dans son corps. De toute façon, la barrière qui sépare corps et esprit est pour le moins perméable.

Je veux encore préciser quel est mon statut : après avoir suivi une formation théologique à l'Université en Suisse, je travaille maintenant comme pasteur de l'Église Évangélique de Polynésie française. Je ne pratique pas de guérison. Il va de soi que mon analyse est surtout et avant tout une critique de ma propre pratique et de celle de mon Église. J'aimerais ajouter qu'elle est le fruit de la surprise d'un pasteur occidental, qui a grandi dans une société et une Église « déritualisée », de se retrouver dans une société et une Église protestante très ritualiste.

2. Comment ça marche ?

Imaginons que j'ai suivi un rite de guérison et que je sois effectivement guéri ! Je peux me contenter d'être guéri, mais j'ai envie de chercher à comprendre comment le rite a pu fonctionner.

Je vois deux explications possibles à son efficacité :

- Première hypothèse, ma guérison a dépendu du rite lui-même. J'ai été guéri simplement parce que le rite a été célébré de la manière juste.
- Seconde hypothèse, ma guérison provient de l'intervention d'une puissance extérieure, d'une divinité qui a assuré l'efficacité du rite.

Je vais examiner tour à tour ces deux hypothèses, qui d'ailleurs ne s'excluent pas l'une l'autre.

2.1. L'efficacité interne

Il est possible que l'efficacité du rite se situe à l'intérieur même de sa célébration. Ce serait la célébration du rite qui assurerait la guérison.

Dans un tel cas, on peut dire, avec le linguiste américain John Austin³, que le rite est performatif, c'est-à-dire qu'il ne se contente pas de dire quelque chose, mais qu'il fait ce quelque chose. Il fait ce qu'il dit, comme le président lorsqu'il dit : « la séance est ouverte ! » ouvre effectivement la séance. Si le rite est performatif, il effectue lui-même ce qu'il propose.

L'efficacité de mon rite de guérison aura dépendu des postures, des gestes et des mots qui l'ont composée. Pour que le rite réussisse, il convenait de dire les bons mots et d'accomplir les bons gestes. N'importe qui aurait alors pu me guérir par ce rite, pourvu qu'il ait respecté le déroulement et suivi pas à pas la codification traditionnelle.

On se rapproche ici de l'école de Palo-Alto, des méthodes développées par le psychologue américain Paul Watzlawick, et particulièrement du langage de changement⁴.

Le rite doit amener un patient à modifier son image du monde ainsi que la place et le rôle qu'il s'attribue dans ce monde. Le rite permet de s'adresser directement à l'hémisphère droit du cerveau, en court-circuitant l'hémisphère gauche. Le rite est donc un moyen de recadrage, il pousse le participant à envisager une nouvelle orientation à sa vie. Il permet à l'individu un changement fondamental.

Dans cette conception du rite, le rôle du « célébrant » est capital, puisqu'il lui échoit d'imaginer le rite qui pourrait convenir à tel individu ou à tel groupe. On peut se demander si une telle action symbolique est encore un rite, puisqu'il est à chaque fois nouveau. Il perd son caractère traditionnel et répétitif. Mais le thérapeute puise souvent dans un fonds commun de gestes symboliques ; il utilise des éléments rituels traditionnels.

³ AUSTIN J., 1970.

⁴ Watzlawick P., 1980.

2.2. L'action divine

Il est aussi possible que l'efficacité du rite dépende de l'intervention d'une puissance extérieure.

Mon rite de guérison a pu pousser les dieux à rétablir ma santé.

Pour envisager une telle efficacité, il faut que les dieux existent et qu'ils puissent agir sur la santé des humains. Ils doivent avoir une responsabilité dans la maladie et dans la guérison. Les dieux pourraient m'apporter du mieux, une bénédiction qui prendrait la forme d'une guérison, ou du pire, une sanction qui se manifesterait par une maladie.

Il faut ensuite qu'il soit possible d'agir sur les dieux pour les influencer. Les hommes doivent être en mesure de convaincre les dieux de modifier leurs projets ou de revenir sur leurs décisions. Les actions des hommes doivent pouvoir provoquer les réactions des dieux, une action judicieuse entraînant une réaction bénéfique.

Mon rite de guérison aura servi de technique pour amadouer, flatter, influencer ou manipuler les dieux.

Il s'agissait de mettre les dieux dans de bonnes dispositions pour qu'ils me soient favorables.

Si mes dieux sont plutôt gentils, le rite aura représenté un moyen d'échange. « Je te donne un rite pour que tu me donnes la bonne santé ».

Si mes dieux sont plutôt méchants, le rite deviendra une mesure préventive. « Je te donne un rite de peur que tu me donnes une maladie ».

2.3. Une efficacité à plusieurs niveaux

Comme tout serait beau, si les choses étaient aussi simples.

Malheureusement, je ne crois pas possible de séparer aussi clairement les efficacités interne et externe.

Elles sont intimement mêlées. J'en donne deux indices.

Même si l'efficacité de mon rite a été interne, si le rite a agi par le simple fait d'être célébré, je ne sais pas comment il est efficace. Que se passe-t-il entre le moment où j'ai demandé un rite et celui où je suis reparti guéri ? Si je peux constater que le rite a fonctionné, je suis incapable de dire comment il m'a guéri.

Le rite fonctionne un peu comme une boîte noire, une machine dont nous pourrions vérifier qu'elle produit des transformations, mais dont nous serions incapables de comprendre comment elle agit.

Je connaissais la situation de départ, ma maladie. Je connais la situation d'arrivée, ma guérison. Mais je ne sais pas exactement ce qui s'est passé entre ces deux moments ; le rite a réussi, mais la raison de son efficacité reste un mystère. Personne ne pourra vraiment expliquer ce qui s'est passé à l'intérieur de la boîte noire, durant la célébration du rite.

Et je peux imaginer que mes dieux sont intervenus dans la boîte noire, que ce sont eux qui ont effectué la transformation !

À l'inverse, même si le rite est explicitement religieux et que son efficacité dépendait de l'intervention des dieux, il est possible que ma guérison soit restée « terre-à-terre ».

Si ma maladie dépendait d'une conception pathogène de mes dieux ou de mon rapport à eux, peut-être que le rite n'a fait que modifier cette image. Il m'a fourni l'occasion d'un changement fondamental de la perception de mes dieux ou de la compréhension de ma relation à eux.

Sans même une intervention des dieux, le rite aura provoqué ma guérison en recadrant mon rapport à mes dieux.

3. Comment ça ne marche pas !

Mais si mon rite de guérison n'a pas marché ; s'il n'a apporté aucune amélioration ou s'il a aggravé la situation. J'ai le droit de me demander comment le rite n'a pas fonctionné, quelles sont les raisons de son inefficacité.

Il me semble que la responsabilité de l'échec ne peut incomber qu'aux hommes ou aux dieux. Voyons ce que ces deux cas signifient.

3.1. La faute des dieux

Si le rite a échoué, c'est peut-être que les dieux n'existent pas. Mais leur non-existence diminue leur part de responsabilité dans l'échec.

Il se peut aussi qu'ils existent, mais qu'ils n'aient pas eu les moyens de me guérir. Leur faute n'est alors pas si grave, je ne pourrais que leur reprocher d'avoir laissé imaginer qu'ils étaient capables de guérir.

Si je croyais en des dieux, le premier cas est fort ennuyeux, le second m'apporte une mince consolation.

Mais si les dieux existent, mais que le rite n'a pas fonctionné ?

C'est alors peut-être que le dialogue n'a pas eu lieu, que l'échange n'a pas fonctionné. Peut-être que les dieux n'ont pas compris ce que j'attendais d'eux, peut-être qu'ils sont simplement méchants ou indifférents.

Ils pourraient alors avoir délibérément refusé d'intervenir et de m'apporter la guérison souhaitée.

La chose est possible, mais elle est difficilement vérifiable.

Quoi qu'il en soit, l'hypothèse de la responsabilité des dieux n'est que moyennement intéressante. Elle ne sert pas à grand-chose ; elle n'est pas d'un grand secours pour moi qui souffre, puisqu'il n'existe que peu de moyens de recours.

Je peux néanmoins imaginer une « escalade rituelle » ou une « fuite en avant » où je m'efforcerais de

trouver ce qui est mieux à même d'émouvoir ou de convaincre mes dieux, en modifiant les rites ou en augmentant la monnaie d'échange.

3.2. La faute des hommes

Si j'imagine maintenant que l'échec de mon rite de guérison est imputable aux hommes qui l'ont célébré. Cette hypothèse me laisse entrevoir plus de possibilités, car un rite plus efficace me donnerait une chance de guérir.

Il se peut tout d'abord que le rite ait simplement été mal célébré. Le rite n'a pas rempli son rôle, parce qu'il n'était pas juste ou pas adéquat. Le cas est d'autant plus possible dans une société et une époque où n'importe qui fait un peu n'importe quoi.

Mais si le rite a été correctement célébré, d'où vient le problème ?

Il se peut que l'officiant n'ait pas été à la hauteur, qu'il n'ait pas eu les compétences nécessaires. Pour que mon rite de guérison soit efficace, il aurait fallu que l'officiant détienne les compétences ou le pouvoir qu'exige la célébration du rite. Un prêtre, un guérisseur ou un psychothérapeute sont, en principe, investis de la puissance indispensable à la réussite du rite. L'échec du rite révèle l'incompétence de l'officiant. Peu importe son autorité officielle ou institutionnelle, l'inefficacité du rite a montré ses limites.

La réussite de mon rite ne dépendait donc pas seulement de sa conformité à la tradition ou à la théorie qui le soutient, mais aussi de la légitimité de son auteur. Et si le rite n'a pas fonctionné, je peux changer de rite ou d'officiant. Peut-être que de meilleurs permettront ma guérison ?

Dernière éventualité que j'envisage, le rite n'a peut-être pas fonctionné parce que les dieux n'ont pas été vraiment « mis dans le coup ».

Personne ne s'est adressé aux dieux ; nous n'avons dialogué qu'avec nos propres désirs. Nous ne sommes pas entrés en communication avec un autre, mais avec nous-mêmes, avec nos fantasmes et nos envies. Le rite a pu échouer à cause des limites de la réalité, des faiblesses des individus et des communautés, des lois physiques ou psychiques. Le rite a pu échouer parce qu'il s'est heurté à notre réalité, justement à celle que les dieux auraient pu nous permettre de modifier.

4. Conclusion

Ma question de départ était de savoir si, pour être efficaces, les rites de guérison ont besoin des dieux. En ce qui concerne les rites, ma réponse est non. Les rites de guérison peuvent fonctionner sans dieux, je préférerais dire qu'ils restent efficaces même dans une société qui ne croit plus en ses dieux.

Cette proposition entraîne deux corollaires :

- Il existe des rites de guérison laïcs ou profanes, et il serait stupide de vouloir, de force, leur « coller des dieux ».
- Mais il serait tout aussi stupide de penser que l'homme qui croit dans des dieux est lui-même forcément malade.

J'ai toujours parlé des dieux, sans jamais les définir. J'ai voulu rester dans le vague. Mais il me reste cette question : est-ce que tous les dieux sont égaux ?

Devant la guérison, je crois sincèrement que tous les dieux sont égaux. Les rites de guérison peuvent réussir avec n'importe quels dieux et même sans dieux.

Mais les rites de guérison ne réussissent pas toujours, et il arrive, une fois par vie, que chacun meure.

Devant cet état de fait, les dieux sont-ils encore égaux ? À vrai dire, je n'en sais rien. Mais j'aimerais brièvement indiquer, en quatre affirmations comment un théologien protestant peut empoigner le problème.

- 1) L'être humain, comme l'indique l'idée de créature, est fragile et limité. La maladie fait partie de son état naturel, de son humanité.
- 2) Dieu veut le bien de l'homme ; la santé en est une composante importante.
- 3) Il est donc indispensable de soigner et de tenter de guérir. Lorsqu'il soigne, le médecin, le guérisseur, le psychothérapeute ou le prêtre font également partie de la Providence de Dieu.
- 4) Lorsqu'une guérison survient, elle peut être un signe de la guérison totale, de la vie sous le règne de Dieu.

Si le christianisme ne guérit pas mieux qu'une autre religion, je crois qu'il peut être utile pour assumer la maladie.

5. Bibliographie

John L. AUSTIN, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil, 1970.

Éric de ROSNY, *Les yeux de ma chèvre*, Paris, Plon, Terre humaine, 1981.

Mara SELVINI-PALAZZOLI (coll.), *Paradoxe et contre-paradoxe*, Paris, ESF, 1980.

Paul WATZLAWICK, *Le langage de changement*, Paris, Seuil, 1980.